

Impromptu de campagne (L'), comédie en un acte et en vers

Auteur : Poisson, Philippe (1682-1743)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

52 Fichier(s)

Informations éditoriales

Représentation1733-12-21

Localisation du documentParis, Bibliothèque de la Comédie Française, ms. 118

Entité dépositaireParis, Bibliothèque-musée de la Comédie Française

Identifiant Ark sur l'auteur<https://data.bnf.fr/ark:/12148/cb146310327>

Flipbook de la Comédie française[Paris, Bibliothèque de la Comédie Française, ms. 118](#)

Informations sur le document

GenreThéâtre (Comédie)

Éléments codicologiques22 f.

Date1733-10-10

LangueFrançais

Lieu de rédactionParis

Édition numérique du document

Mentions légales

- Fiche : Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
- Images : Bibliothèque-musée de la Comédie-Française. L'utilisation des images est strictement limitée à ce site. Toute autre utilisation nécessite une demande auprès de la bibliothèque-musée de la Comédie-Française.

Éditeur de la ficheLaurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Contributeur(s) Macé, Laurence (édition scientifique)

Citer cette page

Poisson, Philippe (1682-1743), *Impromptu de campagne (L')* comédie en un acte et en vers 1733-10-10

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 10/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Ecume/items/show/201>

Notice créée par [Laurence Macé](#) Notice créée le 02/10/2021 Dernière modification le 23/05/2023

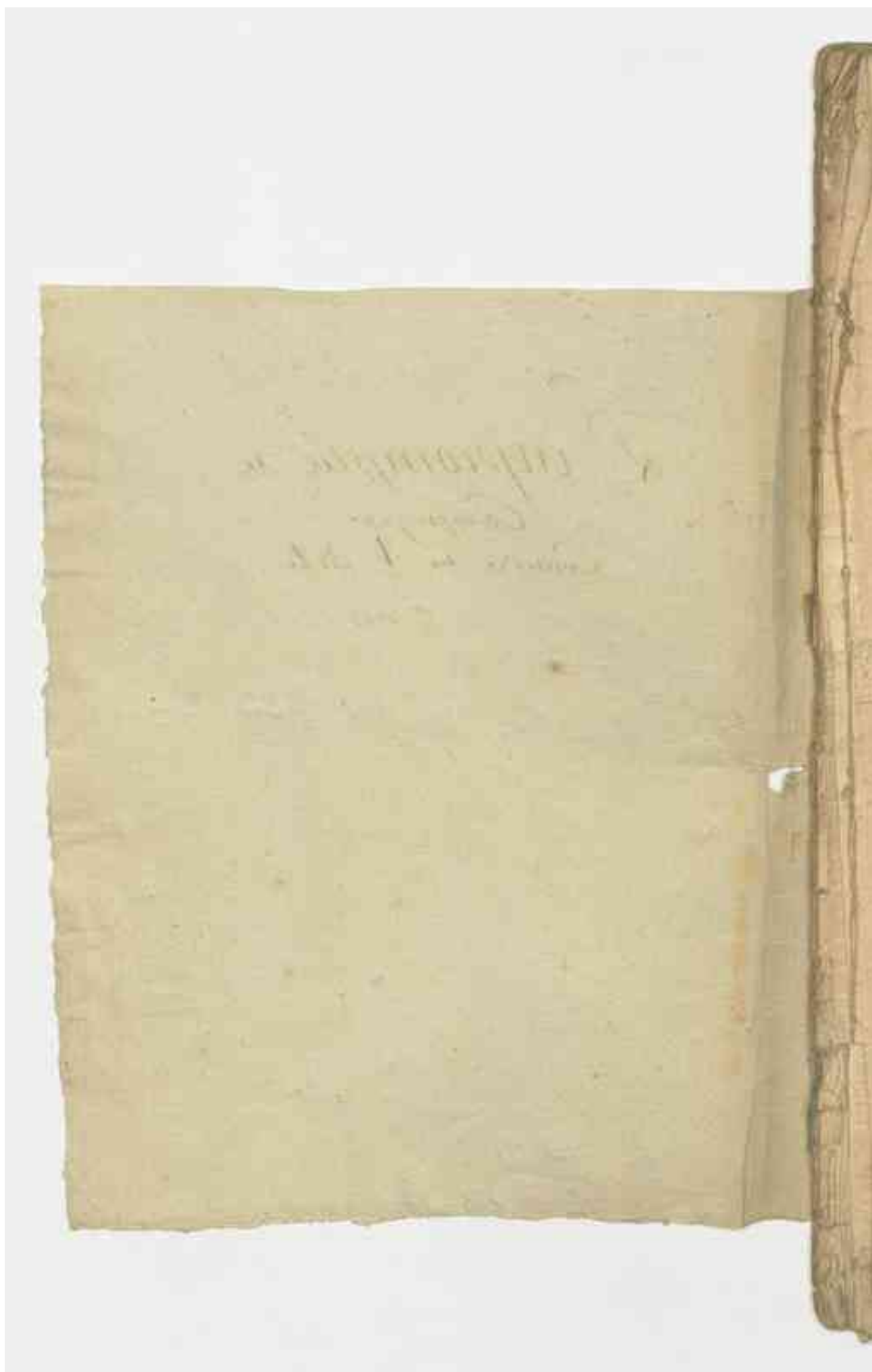
22 Carlin
no 235 de vers
L'Inromptu de Campagne

22 Carlin
no 235 de vers Philippe Poissone
L'Inromptu de
Campagne
Comme en 1 acte en vers

10. 5^e 1733

Com. Tr. 21 dec 1733

[Ms 119

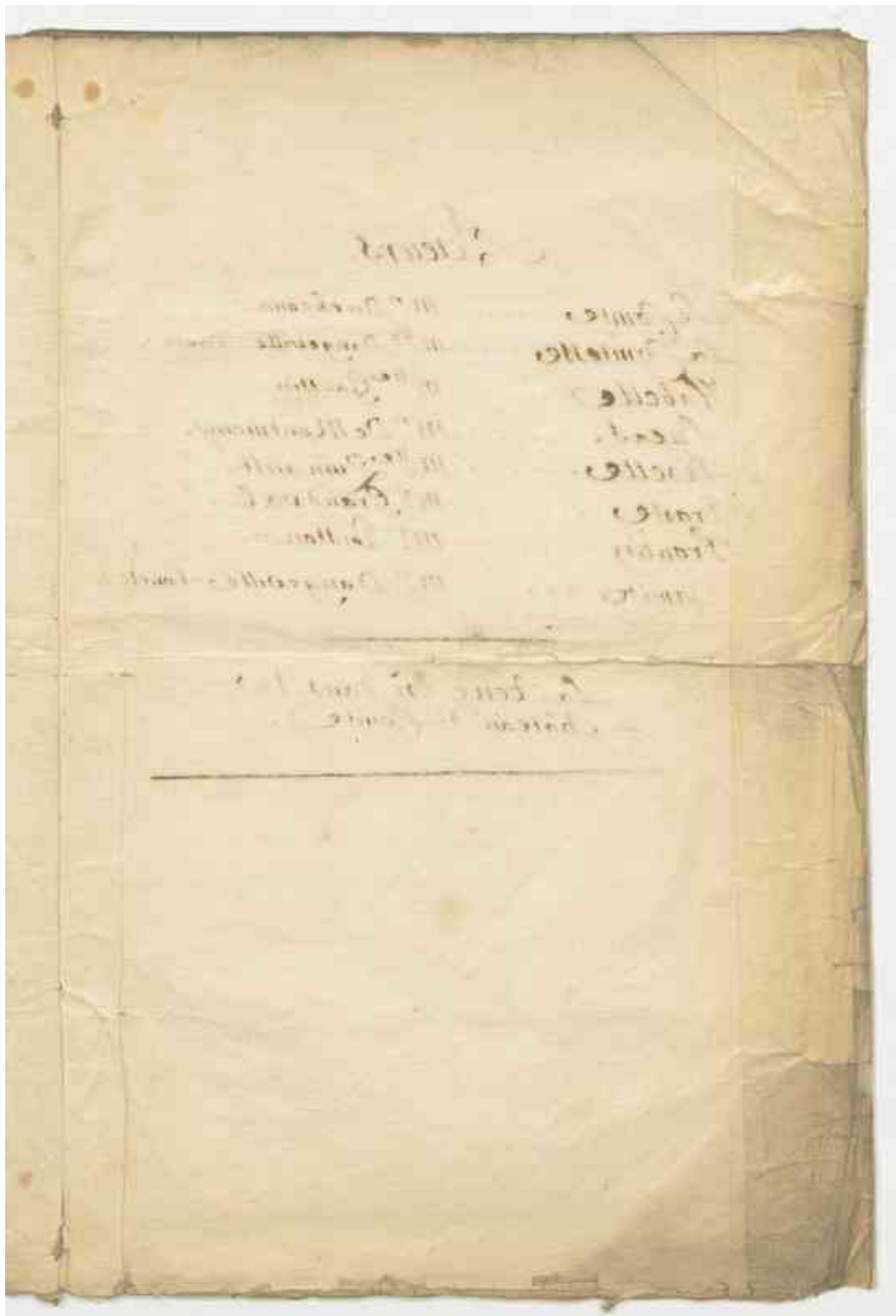


22 Carter
no 23 de wu
L. Inpromptu de Campagne

Hs. 113

Non est





Acteurs.

- Le Comte M.^r Duchemin.
- La Comtesse M.^{lle} Dangeville - tante.
- Isabelle M.^{lle} Gauffin.
- Lucas M.^r De Montmény.
- Lisette M.^{lle} Guinault.
- Eraste M.^r Grandval.
- Frontin M.^r Poisson.
- Damis M.^r Dangeville - l'oncle.
M. Laquais, portant l'écriteau.

- La Scène est dans le
- château du Comte.

L'Impromptu de Campagne ^{Scène}

Comédie

Scène I.^{re}

Lisette Lucas

Lisette

De ce nouveau venu tu n'as point seu le nom,
Les qualités, enfin quel il peut être ?

Lucas

Non.

Je sçai tant seulement qu'il fait de la dépense.
Qu'il a dans ses façons de la magnificence,
Et son valet de chambre est magnifique aussi,
Car il m'a bien donné pour boire, Dieu merci.
Moy ? cela me surprend.

Lisette

Et pourquoi la surprise ?

Lucas

Vous ne comprenez pas, sans que j'en aie le dire,
Que selon la coutume, un valet toujours prend.
Il donne cetui-cy ; C'est ce qui me surprend.
Tenez, ce valet-là mérite d'être maître.

Lisette

Mais tu t'es bien gardé de te faire connaître ?

Lucas

Bon ! il ne m'a pas vu plutôt chez la fermière.

Qu'il a su que j'étais d'ici le Jardinier
Mais ça n'a rien gâté du tout à notre affaire.
J'ai bien joué mon rôle, et j'ai toujours su faire
Semblant de rien, afin qu'on ne put soupçonner
Que je venais ici pour les examiner.

Lisette.

Et quel a dit le maître ?

Lucas.

Oh pour lui, dès l'aurore
S'est promené, dit-on, et se promène encore,
Et je ne l'ai pas vu ; mais son valet, morgné,
Pour me faire jaser, était bien intrigué.
Je voulais bien aussi avoir sa conférence ;
Tant y a, qu'à la fin j'avons fait connaissance.
Puis demandant bécotille il m'a pris par le bras
Sur le champ, me disant, allons, passe Lucas,
Mettez-vous là, buvons ensemble, je vous prie.
Ma foi j'en ai point fait, moi, de cérémonie.
Enfin après avoir bien jaboté, bien bû ;
Car à ses questions j'ai toujours répondu
Tout autant que j'ai eu devoir y satisfaire.

Lisette.

Quelles sont à peu près celles qu'il t'a su faire ?

Lucas.

D'abord c'est, quel étoit de ce bien le Seigneur,
Sa famille, son bien, son esprit, son humeur,
Et si passait ici la saison toute entière ?

Je le questionnois de la même manière,
~~Et nous étions l'un et l'autre acharnés,~~
~~Et tous les deux enfin nous étions acharnés,~~
A qui se rireroit le plus les vers du nez.
Mais malgré tous mes soins, je n'ai pas pu connaître
Ce qu'ils faisoient ici, ni quel étoit son maître.

Lisette.

Avec tout ton esprit tu n'es qu'un animal ;
Car c'étoit justement l'article principal.

Lucas.

Peut être que demain j'en saurai davantage.

Lisette.

Crois-tu qu'ils vont rester toujours dans ce village ?

Lucas.

Dame je ne sais pas quand ils en partiront.
On ne m'en a rien dit ; en tout cas nous verront,
Je serons aux aguets - mais dites-moi, je vous prie,
Aimez-vous, comme hier, tantôt la symphonie ?
Moi, j'entendis cela tout entier du jardin.
Cela me gêne plaisir ; c'est un plaisir toxin.

Lisette.

Je ne sais dans ce jour ce que l'on se propose ;
Si l'on fera musique, ou bien quelque autre chose.
Ce que j'épuis savoir, c'est que les plus beaux lieux
Où l'on est toujours seul, sont beaucoup ennuyeux.

Lucas.

Nôtre Monsieur le Comte en d'une humeur bizarre,
Est voir du monde ici c'est une chose rare.

Quelle sévérité ! tout tremble devant lui
Jusqu'à Madame même.

Lisette

Est ce donc d'aujourd'hui

Que tout en aperçois ?

Lucas

Bon.

Lisette.

Ecoute. Il me semble

Qu'un quelqu'un venir. Si c'étoit lui !

Lucas.

Se trouble.

Et je retourne vite au jardin travailler.

Lisette.

Ma maîtresse m'attend, et je cours l'habiller.

Scene 2^e

Eraste frontin.

frontin.

Ca, parlons unfois en gens sensés et sages.

Nz mettrons nous jamais fin à tous nos voyages ?

Pour moi je suis bien las, j'en ai déjà dit,

D'errer de ville en ville, et de même qui fit

Un certain Roy Lombard avec le sieur Tocorde.

Depuis assez long temps nous parcourons le monde.

Quand pourrons nous revoir la ville de Paris !

Eraste.

— e Vous n'y rendrez pas siôt jectoy.

fronsin

Tant pis.

Monsieur, tant pis.

Eraste.

Comment prétens-tu que jefasse ?

Il faut qu'avec mon pere on me ramette en grace,

Et la chose est assez difficile.

fronsin.

D'accord,

Car avec lui je sçai que vous eutes grand tort.

Il voulait de sa main vous donner une femme.

Eraste.

Un autre objet alors avoit frapé mon ame.

fronsin.

Vos refus contrevous le firent s'emporter.

Eraste.

Au penchant de mon coeur pouvois-je résister ?

fronsin.

Ensuite, d'un ton fier, agile, l'ame émue,

Il vous dit de ne plus vous offrir à sa mie.

Eraste.

J'ai fait voir l'action d'un fils obéissant,

Et me suis éloigné dans le ^{me} moment.

fronsin.

Sûr, mais vous éloignant avec obéissance,

Vous avez écorné diablement sa finance.

De son or enlevé qu'il gardoit avec soin,

Qu'aura-t'il pu penser ?

Eraste

Que j'en avois besoin.

Frontin.

Fort bien.

Eraste.

C'est pour aider à notre nécessaire,

Une espèce d'emprunt que j'ay fait à mon pere.

Frontin.

La peste, quel emprunt ! Monsieur, il me parait
Que mon dor pourroit bien en ^{payer} porter l'intérêt.

Eraste.

Laissons tous ces discours. As-tu de ce village
Seu quel est le Seigneur ?

Frontin.

Où c'est un homme d'âge.

Un guerrier retiré qui vit paisiblement,

Et fait de ce séjour tout son amusement.

Il voit fort peu de monde. Une femme, une fille,

Aceque l'on m'a dit, composent sa famille.

Mais que pretendez-vous ? quel est votre dessein ?

Eraste.

Je vais te l'expliquer. Cette fille, Frontin,

Est, je n'en doute point, la même que j'ay vue

Lors que je vins hier près de cette arrenue.

Je la suivis long temps jusqu'en ces mêmes lieux.

Nul beauté jamais ne plut tant à mes yeux,

Et je puis t'assurer, quand mes regards paroissent,

Que les siens et les miens souvent se rencontrent.

Ensuite s'éloignant de ce lieu tout à fait,

Dans ce même château je la vis qui sentroit.

Hélas ! un peu trop tôt elle seut disparaître,

Et j'ai de grands devoirs, Frontin, de la connaître.

Cinq

Frontin

Je n'en suis point surpris, à vous voir enflamé
Pour quelque objet nouveau je suis accoutumé.
Depuis quatorze ou quinze ans que vous faites le Prince,
Et courez à grands frais de provinces en provinces,
Il faut que vous ayez rendu de tendres soins
Sans trop exagérer à cent belles au moins.
Pour celle-ci, Monsieur, quittez votre espérance,
De la voir de plus près il en peu d'apparence.
Le Pere, je le sçais, est rempli de fierté,
D'élégat sur l'honneur, ombrageux, emporté.
Ayez de la prudence en cette conjoncture,
Et n'allez point chercher quelque triste aventure.

Le Roste.

Le poltron, qu'avons nous à craindre ~~de~~ ce chateau?

Frontin

Les fontès, m'a-t'on dit, ont quatre piques d'eau,
Je ne puis sans effroy considérer la chute,
Quand je songe qu'on peut y faire la culbute.

Le Roste.

Mais tu n'as rien appris de plus particulier?

Frontin

Non. Tout ce qu'au surplus on m'a seu détailler,
C'est que ce vieux Seigneur est assez idolâtre
De Musique, de vers, de pièces de theatre.
Qu'il a beaucoup de goût pour les anciens Auteurs,
Qu'il s'intéressoit souvent de Spectacles, d'Acteurs,
Et qu'entre les autres il n'est point de Scavain
Qui l'on ne représente au chateau quelque scene.

Eraste.

A ce que tu dis-là je fais réflexion.

Frontin. *ipso*

Voici quelque nouvelle imagination.

Eraste.

Le Seigneur de ces lieux aime la Comedie.

L'entreprise, il en aime, serait assez hardie.

Frontin.

Où, sans doute, elle l'est.

Eraste.

Frontin, ne crains plus rien.

De m'introduire ici je scis le vrai moyen.

Un cœur peut tout tenter quand l'amour l'accompagne.

Devenons aujourd'hui comediens de Campagne.

L'occasion nous rit, ne t'inquiètes plus,

Nous pouvons sous ce titre être au château reçus.

Frontin.

Il faut vous obéir, et vous êtes mon maître.

Mais si quelqu'un à l'or vient à vous reconnoître,

Prévoyez l'embarras où cela vous mettra.

Eraste.

Je ne suis point atteint de cette crainte là.

C'est toy qui m'embarrasses.

Frontin.

Et pourquoi, je vous prie!

Eraste.

C'est, je te l'avouerai, que pour la Comedie,

Il faut bien des talens qui te manquent entre nous.

Il te faut le talent qui te manque, entends-tu.

Frontin

Parbleu j'en ai joué tout aussi bien que vous.

Eraste.

Ah, te voilà piqué ! j'en tire un bon augure.

Ce trait d'ambition me charme, jetez jurez.

Nous allons donc montrer tout ce que nous valons,

Et dans notre début, va, nous réussirons.

Songez Aes à présent aux noms qu'il nous faut prendre.

Tu seras Ragotin, moy, je serai Léandre.

Frontin

Ma foi je ne veux point du nom de Ragotin,

Je suis votre valet, je m'appelle Frontin.

Eraste.

Sois ce que tu voudras, pour moy, Frontin, j'espère

Avec quelque succès remplir mon caractère.

Frontin.

Vous allez tout de bon faire le Comédien ?

Eraste.

Sans doute.

Frontin.

Mais, Monsieur, cela n'en pas trop bien.

Un noble comme vous jouer la Comédie !

Eraste.

Crois-tu que la noblesse en puisse être affoiblie ?

Va, va, la Comédie est dans tous les lieux

Une profession qui ne dégrade pas.

Frontin

J'en ai le cœur plein, mais il en faut au monde.

Vous ne l'ignorez pas, bien des gens que la fortune

~~Le comédien qu'elle est dangereuse, en te nous,~~
~~Et qu'on doit l'éviter.~~

Eraste

~~Je suis de son avis.~~

~~Donc~~

~~Je suis de votre avis.~~

Eraste.

La Comédie est bonne,

~~Donc~~ Et je ne trouve rien de condamnable en elle.

~~Eraste~~ Elle est du ridicule un si parfait miroir,

~~Donc~~ Qu'on peut devenir sage à force de s'y voir.

~~Eraste~~ Elle forme les mœurs, et donne à la jeunesse

L'ornement de l'esprit, le goût, la politesse.

Tel même qui la fait avec habileté,

Peut, quoi qu'on puisse dire, en tirer variété.

La Comédie enfin, par d'heureux artifices,

Fait aimer les vertus, et détenter les vices.

Dans les âmes excite un noble sentiment,

Corrige les défauts, instruit en amusant,

Et si morale agréable en mille endroits abonde,

Et pour dire le vrai, c'est l'école du monde.

~~Donc~~

~~Donc~~ Sur ce pied-là, Monsieur, je dirai franchement

Que vous devriez bien l'aller voir plus souvent.

~~Donc~~ ^{Eraste} Tais-toi, viens seulement. Car il ne faut
~~Abandonner plus tard que nous nous fait sur l'heure,~~

Pour nous bien travestir, gagner notre demeure;

De mon projet, Monsieur, j'en ai tout espérer.

J'entends venir quelqu'un, gardons de nous montrer.

21

Scene 3^{me}
Isabelle. Lisette.
Lisette.

De notre Jardinier j'ai vu qu'en ce village
Le jeune homme d'hier a mis son équipage;
Mais il n'a pu savoir ni son rang ni son nom,
Et l'on ne sait s'il est ou Marquis, ou Baron.
Parlons à cœur ouvert. Dites-moi d'où peut naître
Ce désir impresse de vouloir le connaître.
Sans doute il vous a plu, dites la vérité.

Isabelle.

Moi? non. C'est simplement par curiosité.

Lisette.

La curiosité, sans vouloir vous déplaire,
Est souvent de l'amour la compagne ordinaire.

Isabelle.

Ne parle pas si haut, je craindrois qu'en ce jour....

Lisette.

Vouloir qu'on parle bas, bon symptôme d'amour.
Pour moi, je l'avoue, je ne saurois comprendre
Comment en moins de rien notre cœur devient tendre;
Je ne puis concevoir comment un seul regard
Fait sans nul dessein et conduit par hazard....
Puisse porter au cœur... par certaine étincelle....
Vous ^{raisonnez} expliquerez cela bien mieux. Adieu.

Isabelle.

Lisette, envoie-tu te mets dans l'esprit.

Des choses qui me font un sensible depeu.
Que tu me connois mal de soupçonner mon ame
D'être en si peu de tems susceptible de flamme.
J'ai vu cet inconnu par hazard un moment,
Et je puis t'assurer qu'il m'est indifférent,
Et pour te decouvrir mon ame toute entiere,
Tu m'en feras plaisir de changer de matiere.
Je t'en avertis.

Liſette. à part
où l'on diſſimule iei.

Pour être à deux de jeu diſſimulons auſſi.
à Liſette
Ah. puis que vous prouve la chose de la sorte,
Sur ce chapitre là j'aime la langue morte.
J'étois fort donnée, à ne vous rien cacher,
Qu'un inconnu sitôt eut pu vous attacher,
Et s'il faut ^{avec vous parler} ~~vous parler~~ en conscience,
Le jeune ^{homme} après tout, n'a pas grande apparence,
Peut être est ce la faute auſſi de ses habits.

Isabelle.

Point du tout, il étoit assez proprement mis.

Liſette.

Mais il a l'air commun, l'air d'un homme ordinaire.

Isabelle.

Tu t'es trompée, il a l'air très noble au contraire.

Liſette.

J'ay cependant bien vu sa figure au grand jour,
Il est vouté, jecroy.

Isabelle.

Que dis-tu. ~~Il~~ fait au tour.

73

Lisette.

He bien. Je ne suis pas contre lui prévenue,
Mais je le vis sur vous tenir longtems la vue.
Ses yeux ne disent rien du tout.

Isabelle.

Ah, quelle erreur !

Il les a vus, perçans, ils vont jusqu'au coeur.

Lisette.

Ah ! vous l'aimez donc ! mais j'en suis fort aise.
Enfin ce cavalier n'a rien qui ne vous plaise.

Isabelle.

Lisette....

Lisette.

vous l'aimez ?

Isabelle.

Oh, non, Lisette, non.

Je ne dis pas cela.

Lisette.

Ne changez point de ton,

Et m'ouvrez, croyez-moy, votre coeur sans scrupule.

Je n'ay point sur l'amour une humeur ridicule,

Et ne suis point de ceux que l'on voit s'acheuter

à blâmer un penchant que l'on ne peut dompter.

Sur ce jeune inconnu parlons donc sans mystère.

Vous lui plaisez, je croy, comme il a seu vous plaire.

Isabelle.

He bien, je t'avouerai, s'il faut t'ouvrir mon coeur,

Qu'un sentiment secret me parle en la faveur.

Lisette.

Et voilà justement comme l'amour commence.

Allons, il ne faut plus que faire connaissance.

Isabelle.

Tu vas bien vite.

Lisette.

Il est vrai que souvent

L'apparence est trompeuse : allons plus doucement ;
Car enfin, n'en déplaît à Isabelle figure.

Il pourroit fort bien être un chercheur d'aventures.

Isabelle.

Non, Lisette, je crains qu'il n'ait l'air trompeur.

Lisette.

Tenez, je le vendrais pour vous de tout mon coeur ;
Mais votre ame se livre à trop d'espoir pour être.
Car si de son côté, lui, voulant vous ennuire,
Va plein de confiance entrer dans ce château,
Vous savez comme moy quel un air si nouveau
Déplaît extrêmement à Monsieur votre Père,
Et qu'il en la dessus d'une humeur si féroce,
Que celui-cy, sans honte, en voyant son air noir,
Ne sera pas beaucoup tenté de le revoir.

Isabelle.

C'est tout ce que je crains.

Lisette.

Votre Père m'irrite.

Il est sans contredit, un homme de mérite,
Considéré par tout, et plein de probité ;
Mais j'ai peine à m'y faire en car en vérité,
Avec ses gros sourcils dont l'ombrage l'effusque,
Son maintien important, et sa parole brusquée,
Il me surprend toujours ; il vous dit tout crainctif,

Ne dissimule rien, et parle franchement;
Mais d'un ton si boursa, si plein de véhémence,
Que quand il dit bonjour on croirait qu'il offense.
En nulle occasion il n'a l'air radouci.
Qu'on fasse jeu, concert ou Comédie ici,
Ce sont, vous le savez, les seuls plaisirs qu'il aime.
Il ne sourit jamais, et c'est toujours le même.
Pour votre chère mère, elle est tout l'opposé.
Douce, honnête, polie, et d'un commerce aisé;
Mais elle fait la jeune, et ne vous en déplaît,
De vous voir grande fille elle n'est pas trop aise.
Mais à propos, je sais qu'on songe à vous pourvoir.

Isabelle.

Surquoy dis-tu cela?

Lisette.

Sur ce qu'hier au soir
Après qu'on eut soupe, j'entendis votre mère
Parler de mariage au Comte. Votre Père,
Ils ne me voyoient point, et je croi par ma foy
Qu'on vous veut marier, Mademoiselles.

Isabelle.

Moy?

Lisette.

Et qui voulez-vous donc ici que l'on marie?
Dites, seroit-ce moy? J'en ferois la folie.

Scène 4.

Le Comte, La Comtesse,
Isabelle, Lisette.
Le Comte. *(à la Comtesse)*

Approchez, craignez-moy, de ce feuillage épais.
Pour ^{éviter le} ~~garantir~~ ~~chaud~~ c'est tendre le plus frais.

Lisette

J'entens, je pense, ici la voix de votre père;
Je ne me trompe point; ~~il a~~ suivi de votre mère.

Isabelle.

Lisette, évitons les, prenons l'air autre part.

Lisette.

Où, vous avez raison, voyons si le hasard
Fera venir celui pour qui l'on s'efforce.

(à la Comtesse)

Mais sortons, les voici.

(à la Comtesse)

Scène 5.
Le Comte, La Comtesse, + Le Comte.

Sachez-vous bien, Comtesse,

Que le concert d'hier me plut extrêmement.

La Comtesse.

Il me plut fort aussi.

Le Comte.

Je le trouvais charmant,

Et pris fort grand plaisir, Madame, à vous entendre.

J'ai de tout tems été pour la Musique tendre,

Et lors que vous chantiez, certain je ne sais quoy

S'empareit de mon cœur.

La Comtesse.

Et moy donc, Comte, et moy ?

212

Je me suis cru revoir dans ma tendre jeunesse,
A quatorze ou quinze ans.

Le Comte.

moi de même, Comtesse.

Après tout, vous et moy, ne sommes pas si vieux.

La Comtesse.

De plus jeunes que vous ne se portent pas mieux.

Le Comte.

Quand on devient âgé, c'est l'ordinaire usage,
De vouloir se cacher la moitié de son âge,
Je n'ai point le défaut que l'on a la dessus.

La Comtesse.

Ah ! je suis comme vous, et ne l'ai pas non plus.

Le Comte.

Par ma foy je vous vois même air, même visage,
Que vous aviez du tems de notre mariage.

La Comtesse.

Que ces tems soient près, ou qu'ils soient éloignés,
Vous êtes ^{à mes yeux} ~~selon moy~~ tout comme vous étiez.

Le Comte.

Mais comme vous chantez ! quelle voix neuve et belle !
Quel était votre maître ? Ah, c'était Beaumavielle.

La Comtesse.

Comte, vous vous trompez.

Le Comte

Vous m'avez dit souvent

Que ce fut votre maître à chanter.

La Comtesse.

malheureusement.

J'ai pu vous avoir dit qu'il mourut à ma mère,
Ma mémoire est fort bonne et ne me manque guère.

Le Comte.

La mienne est bonne aussi, je me souviens du jour,
^{qui se passa de l'année} ~~pendant~~ ^{mon enfance} ~~le même~~ ^{pendant} ~~du mariage~~ que je vous fis l'amour
Pour la première fois.

La Comtesse.

Ah, j'étais dans l'enfance.

Le Comte.

Non, non.

La Comtesse.

Vous aviez, vous, beaucoup d'expérience.

Le Comte.

Mais je vous épousai, le fait est bien certain,
Quinze ou seize ans après le passage du Rhin,
Et vous aviez alors....

La Comtesse.

Comte, laissons la l'âge.

Le Comte.

Et vous aviez alors....

La Comtesse.

Parlons du mariage.

Qu'avec ce vieux ami vous avez résolu.
Dites. Qu'en sera-t'il!

Le Comte.

Je croi qu'il est rompu.

Et vous aviez....

La Comtesse

J'en suis chagrine pour ma fille,
Car c'étoit de grands biens jettes dans la fumée.
Quelle maison a-t'il!

Le Comte.

Nous pourrions le savoir
Dans le jour, il m'écrit qu'il arrive ce soir,
Et qu'il m'entreprendra de quelque circonstance
Qui le fache très fort touchant cette alliance.

La Comtesse.

Son fils, à ce qu'on dit, est aimable, bien fait.

Le Comte.

C'est de cette façon qu'on m'a fait son portrait,
Et lors que cet ami que j'aime avec tendresse,
Car je l'ai fort connu dans ma tendre jeunesse,
L'un l'autre nous étions même des plus amis,
Et si nous n'avons pu nous rejoindre depuis,
C'est que chacun a fait différemment la guerre.
Quand je servois sur mer, il servoit, lui, sur terre.
Madame, si bien donc que quand je le revio
Il me dit qu'il n'avoit uniquement qu'un fils,
Moy je lui répondis que j'avois une fille,
Que par là nous pourrions unir chaque famille.
L'hymen fut entre nous de la sorte arrêté.
Il me dit que son fils nous seroit présenté;
Cinq mois se sont passés, je partis pour ma terre
Sans entendre parler ni du fils ni du pere,
Et je reçus hier la lettre en question.

La Comtesse.

Comte, cela mérite un peu d'attention :

Il ne faut pas donner notre fille Habelle,

Sans savoir si l'époux peut être digne d'elle.

Cette fille Monsieur, mérite un sort heureux.

Elle est sage, bien née.

Le Comte.

Elle vient de nous deux.

La Comtesse.

Certainement, Monsieur, il faut bien qu'elle en tienne.

Le Comte.

Il est peu de beauté, mais, comme la sienne.

Elle a fort de mon air, je le dis franchement.

La Comtesse.

Et cela pourroit-il, cher Comte, être autrement ?

Vous fûtes de tout temps seul objet de ma gloire,

Je n'ai connu que vous.

Le Comte.

Je le sais bien, Madame.

La Comtesse.

Et jamais ma vertu n'a fait aucun écart.

Le Comte.

C'est ce qui m'a toujours surpris de votre part.

Car les femmes parfaites...

La Comtesse.

Comte, qu'allez-vous dire ?

Long

Le Comte.

Qu'une femme fidelle est digne qu'on l'admire.
Je vous admire aussi.

La Comtesse.

Je le merite un peu.

Le Comte.

Corbien, je parerois cette main dans le feu,
Que mon honneur par vous n'a reçu nulle honte.

La Comtesse.

Vous me faites trembler avec vos sermens, Comte;
Voici ma fille.

Scene 6.

Le Comte. La Comtesse. Isabelle. Lisette.

Le Comte.

Et bien, que ferons nous ce soir ?

Quel divertissement pourrions nous bien avoir ?
Nous n'ames tout le jour hier de la musique,
Je l'ai dit a Madame; elle étoit magnifique;
Mais comme il faut un peu varier son plaisir,
Que ferons nous, voyons.

Isabelle.

C'est avous de chaoir.

Le Comte.

A vous bien divertir toujours je m'écudie.
Il nous faudroit jouer toute une Tragedie.

Lisette.

— Toute une Tragedie est bien longue, ma boy,

Le Comte.

— Elle ne sauroit l'être encoir assez pour moy.

Pour ne plus s'asservir à la regle commune.

Je voudrais qu'on en fît en soy actes quelque'une.

Lisette.

Ce seroit hazarder beaucoup assurément.

— Tel qui n'en fait que cinq, en fait trop bien souvent.

Le Comte.

— Que veulent ces gens-cy?

Isabelle.

Qu'aperçois-je, Lisette?

Scene 6.

Erasme, Frontin, le Comte, la Comtesse, Isabelle, Lisette.

Erasme.

Nôtre entrée en ces lieux est peut-être indiscrete.

Mais ce ne seroit pas remplir nôtre devoir

— Si nous manquions, Monsieur, à l'honneur de vous voir.

Le Comte.

— De tant de complimens, Monsieur, j'en suis dispensé.

Lisette.

— L'accueil du pere est froid, adieu la connoissance.

Le Comte.

— Monsieur,
— Mais sachez donc qui vous êtes en fin.

Eraste.

Il faut vous satisfaire, et c'est bien mon dessein.

Nous allons à Paris et venons d'Allemagne.

— Nous sommes en un mot Comédiens de campagne.

Isabelle.

— *Lisette !*

Le Comte.

Comédiens, dites vous !

Frontin.

Où vraiment.

Lisette.

— Je crains qu'il entre ici quelque déguisement.

Le Comte.

— Parbleu je suis charmé d'une telle aventure.

Je suis grand amateur de pièces, j'en suis sûr.

Et puis que vous voulez, vous nous divertirez.

Eraste.

Nous ferons là dedans tout ce que vous voudrez.

Frontin.

— Tout ce qui dépendra de notre ministère.

— Vous en offrez.

Le Comte.

— Quel est pour vous, votre caractère ?

Eraste.

— D'ordinaire ce sont les amans que je fais.

Le Comte.

— Et vous, Monsieur ?

Frontin.

— Et moi je suis pour les valets.

Le Comte.

Je suis ravi qu'ici le hazard vous adresse.
Nous aurons du plaisir, qu'en dites-vous, Comtesse?

La Comtesse.

Moi, j'en prendrai beaucoup, et je le dis sans fard.

Lisette.

— Nous espérons aussi d'en prendre notre part.

Le Comte.

— Nous jouons quelquefois ici la Comédie,
Nous nous entretenons même de Tragedie,
Quand vous êtes venu.

Frontin.

Nous sommes trop heureux

Que le sort... le hazard... et que selon nos vœux...

Eraste.

Tu veux toujours parler, ne songe qu'à te taire,

— Et qu'à jouer le rôle ici que tu dois faire.

Le Comte.

— Que pourriez-vous jouer?

Frontin. *(à Eraste)*

Mais si je ne dis mot,

On va croire, Mondieur, que je ne suis qu'un sot.

Eraste.

— Au contraire. S'il faut vous jouer du Tragique,

Je....

Le Comte.

Comme vous voudrez, sérieux, ou Comique.

— Je me souviens d'avoir vu jouer autrefois,

gautier

Le Crispin Medecin aux Comediens françois ;
Il n'est point, pour bien rire, une piece pareille.
Quel en est donc l'Auteur ?

Eraste

Ille est de

Grosin

de Corneille.

Le Comte

Comment ? que dites-vous ? vous vous moquez, jecroy.

Eraste.

Ah, le boureau ! Monsieur... et malheureux tui-toy.

C'est qu'il veut plaisanter : In fait de Comedie ;

Le taleste Monneur est la bouffonnerie ;

Et le stile Comique est si fin de son gout,

Qu'il ne peut s'empêcher de bouffonner par tout :

Pour ne vous point donner de seenes rebatuës,

(Car les pieces, jecroy, vous sont toutes connues,)

Nous allons vous jouer seulement un morceau

Entre Monneur et moy qui paroitra nouveau.

Le Comte.

Volentiers, Lequons.

Eraste

C'en'est point du Tragique,

Mais l'ouvrage est traité d'un goût Tragi-Comique.

Le Comte.

Comment l'appellez-vous.

Eraste

C'est l'amant deguise.

Lisette.

Ce titre promet fait.

Erasme.

Ton rôle est fait aisé.

Tu le saisis des tantôt.

Stasim.

Soyez en assurance.

Lisette.

A l'amant déguisé, en pretons ^{donc} silence.

Erasme *allant au fond du théâtre se revêtant avec prompt*

Ah, Miron, c'en est fait ! tu me vois amoureux.

Stasim.

Peut-on savoir l'objet qui captive vos vœux ?

Erasme.

Hélas ! c'est un objet tout charmant, tout aimable,

Qui ne sait pas encor le tourment qui m'accable.

Stasim.

avec elle, signez, avec, etc. interlignes.
~~Ne me laissez point, jamais, qui vous retient.~~
~~Qu'un seul pas, qui vous retient.~~

Erasme.

He comment puis-je, hélas ! en trouver les moyens ?

Elle est dans son palais dans cette retraite,

Jamais aucun mortel n'y peut avoir entrée.

C'est dans le doux espoir de la voir un moment

Que je me serais ici de ce déguisement.

Je voudrais l'assurer de ma tendresse extrême,

Lui dire qui je suis, lui prouver que je l'aime ;

Mais je n'ose conter sur un si doux destin.

Voudra-t-elle accepter, et mon cœur, et ma main ?

g. 3

Voudra t'elle, au milieu de ^{cel} ceux qui l'environnent,
Répondre à l'espérance où mon cœur s'abandonne,
Crois-tu qu'elle m'entende, ou que dans mon ardeur...

Frontin.

Il faudroit qu'elle fut des plus sourdes, Seigneur.
Ou si vos soins enfin, croyez en ma parole,
Ne sauraient la toucher... il faut qu'elle soit folle.

Erasme.

Ah! respecte Maron, cet objet plein d'appas.

Frontin.

Je le respecte aussi, Seigneur, n'en doutez pas.
Et bien loin d'insulter au trait qu'amour vous lance,
Souffrez que je réponde à votre confiance.
Je vais bien vous surprendre. Apprenez en ce jour,
Que je sens comme vous le pouvoir de l'amour.
Comme vous je voudrois que celle qui m'enflame,
Pût savoir à quel point elle enchante mon âme.
A la Princesse enfin vous donnez votre cœur,
Et moi je suis épris... de sa fille d'honneur.
Mais dans ces lieux enfin je prétends vous faire!

Erasme.

Attendez si le sort à mes vœux moins contraire,
Pourra me procurer les fortunes instantes
Où je puisse en secret....

Frontin.

Seigneur, je vous entends.

Et si vous m'entendez, je commence à comprendre.
Que tel qui nous entend pourra trop nous entendre.

Finissons l'enretien, cessons, et dans ce jour,

Pour rien liarder laissons agir l'amour.

Le Comte.

Çon bien, Messieurs, çon bien.

Lisette.

La scene à seu me plaire.

Frontin.

C'est un petit essai de nôtre sçavoir faire.

Le Comte.

Vous avez du mérite, et je jure ma foy,

Que vous serez reçus dans la troupe du Roy.

Qu'en dites-vous ? Parlez.

La Comtesse.

Monsieur à la voix tendre,

Est prononcé à merveille.

Isabelle.

Il se fait bien entendre.

La Comtesse.

Il faut que ces Messieurs soient quelques jours ici.

Comte, qu'en pensez-vous ?

Le Comte.

Je le veux bien aussi.

Lisette.

Pendant ce temps, Monsieur peut à Mademoiselle

Apprendre à bien jouer quelque scene nouvelle.

Frontin.

Je m'en ferai ^{lequel} un sensible plaisir.

Le Comte.

Solitez donc pour ce soir, Messieurs, à nous choisir
Quelque morceau brillant, de goût, de caractère.
Un ami dans ce jour doit venir à notre.
De cet amusement nous le régalerons.

Eraste

Nous ferons pour cela tout ce que nous pourrons.

Scene ~~7~~^e 8^e

Les Acteurs precedens, un laquais.

Le laquais.

Monsieur, dans votre cour il entre un équipage.

A six chevaux, avec

Le Comte.

C'est notre ami, je gage.

Allons le recevoir.

Scene ~~8~~^e 9^e

Isabelle, Lisette, Eraste, Frontin.

Lisette.

Nous, s'il vous plaît, croyez-moi.

Isabelle.

Si mon père revient.

Lisette

n'ayez aucun effroy.

Eraste.

Je ne sçai pas comment vous prendrez une ruse,
Où vous seule avez part ; vous êtes mon excuse.
L'amour m'a suggéré ce trait ingénieux,
Pour me pouvoir sans risque offrir à vos beaux yeux,
Et vous offrir un cœur qui fait son bien suprême,
D'être à vous à jamais.

Fonten.

Et moi j'en dis de même.

Isabelle.

Lisette, je ne sçais où j'en suis.

Lisette.

Les ruses !

Fonten.

Nous femmes, il est vrai, deux amans de guiser.

Isabelle.

Je ne sçai point, Monsieur, répondre à cet langage,
De ces sortes d'aveux j'ignore encor l'usage,
Et vous me permettez ici de n'écouter
Que ce que le devoir à mon cœur doit dicter.

Eraste.

Ah, charmante Isabelle !

Lisette.

Il n'est pas nécessaire

D'en dire davantage, et j'entens votre affaire.

Avant que se livrer aux tendres sentiments,
^{à trop des}

Il faut un peu voir clair, et connoître ses gens.

Qu'êtes-vous, s'il vous plaît ? Si j'en croy l'apparence....

2. ix. car

Eraste.

Mon vrai nom est Eraste, et je suis de naissance.

Frontin.

De plus, riche héritier. Oh ! c'est un fait certain.

Moi, je suis son valet ; ^{vous} on m'appelle Exispin Frontin.

Eraste.

Je serai riche un jour, mais les biens que j'espère

Ne sont rien si je n'ai le bonheur de ^{vous} leur plaire.

Frontin.

Riche, sans contredit, de plus d'un million.

Nous avions de ce bien pris un échantillon,

Mais nous ne l'avons plus : cela s'use si vite !

Nous prenons le parti de retourner au gîte.

Lisette.

Vous aviez donc quitté le séjour paternel ?

Frontin.

Où, mais pour un sujet simple et tout naturel.

Son cher Père Damiis, un peu vif et sévère ---

Lisette.

Que dites-vous, Damiis ? quoi ce seroit son père ?

Frontin.

He ! vraiment où, c'est lui ! le connaissez-vous ?

Lisette.

Mais il me semble avoir ouï nommer ce nom
au Comte.

Non.

Isabelle.

Je ne sais.

Frontin

C'est un vieux militaire,

Et qui s'est même acquis du renom dans la guerre.

Lisette

*Justement le voilà, c'est ce même Damiis
Connu du Comte, il en est ses anciens amis.*

Eraste

*Seroit-il bien possible ? Ah ! pardonnez Madame,
Ce mouvement de joie où l'empporte mon ame.
Tout semble ici donner quelque espoir à mon feu ;
Mais puis-je m'y livrer si je n'ai votre aveu ?*

Isabelle

*J'ai beaucoup de penchant à vous croire sincère,
Mais mon aveu n'est rien sans celui de mon père.
Eraste, si de lui vous pouvez m'obtenir,
Isabelle aussitôt ne saura qu'obéir.*

Scene 10.

Lucas, Eraste, Isabelle, Lisette, Frontin.

Lucas

Je vous cherche par tout.

Lisette

Et que veux-tu nous dire ?

Lucas

*Une nouvelle, allez, qui vous fera bien rire,
Mais aussi faudra-t'il me récompenser bien,
Car sans cela, tenez, je ne vous dirai rien.*

Page 5

Lisette.

Depêche, nous verrons. Que viens-tu nous apprendre?

Lucas.

Bellemain.

Isabelle.

Parle donc.

Lucas.

C'est que je viens d'entendre.

La conversation du Comte avec celui,

Qui pour le venir voir arrive d'aujourd'hui.

Dame, il faut que ce soit quelqu'un de conséquence.

Lisette.

Après.

Lucas.

Ils ont parlé de vous et d'alliance,

Et j'ai fort bien compris, les entendant jaser,

Que ce grand Monsieur là, vient pour vous épouser.

Isabelle.

O Ciel!

Eraste.

Ah, quel revers! ô fortune cruelle!

Gronzin. à Lucas.)

A quel prix as-tu mis cette belle nouvelle?

Lucas.

Je vois qu'elle vous a tous rendu soucieux;

Mais je ne savais pas ----

Lisette.

Ah! en, tu s'en s'en mieux.

Nous n'avons point affaire ici de la présence,
Messager de malheur.

Lucas.

Scene II.
J'attends par là
l'acte de la scène.

Labette recompose.

N'en va pas.

+ Lisette.

Nous en parlions tantôt, de ce projet formé.
Et voilà mon soupçon tout à fait confirmé.

Eraste.

Cet hymen est pour moi, Madame, un coup de foudre.

Isabelle.

Aux volontés d'un père il faut bien se résoudre.
Puis-je faire autrement ?

Eraste.

Quelle fatalité !

Mon cœur s'aplaudissait de sa félicité.
Un favorable espoir s'en rendoit déjà le maître.
Et dans le même instant je le vois disparaître.

Isabelle.

Je vois que vous m'aimez, et je plains votre sort ;
Mais, Eraste, il faut bien sur soi faire un effort.

Eraste.

Je jure sur ma vie d'oublier

He ! le puis-je, Isabelle, après vous avoir vuë ?
Je mourrai de douleur.

Isabelle.

Que mon âme est émue !

Retirez-vous, Eraste... et si nous étions tous...

Lisette.

Ciel ! voilà votre père.

ding

Isabelle.

Ah ! nous sommes perdus.

Eraste.

N'e vous démontez point, et soyez hors de peine,
Faisons semblant ici de jouer une scene.

Isabelle.

Et laquelle ? parlez, je tremble de frayeur.

Lisette.

Commencez. Nous savons tout Moliere par coeur.

Eraste *se jette sur Isabelle et lui prend le bras.*

Ah ! belle Alceste, il faut que comble d'allégresse

Isabelle.

Laissez, je me veux mal de mon trop de faiblesse.

Scene ~~10~~ 12.

Le Comte, Isabelle, Eraste, Lisette, Franchin.

Le Comte.

Comment donc

Eraste.

Nous faisons la répétition.

D'un assez beau morceau choisi d'Amphitruon.

Mademoiselle joue Alceste par merveille.

Le Comte.

Et pourquoi diable prendre une pièce pareille ?
J'en la puis souffrir.

Eraste.

C'est cependant partout,

Un chef d'œuvre approuvé de tous les gens de goût.

L. e Comte.

He ! si donc, un chef d'œuvre, où l'on couvre de honte,
Un général d'armée, et qu'un rival affronte.

Corbleu, si j'eusse été ce général Thébain,
Jupiter n'eût jamais péri que de ma main.
Où, bien loin de souffrir qu'il fût chez moi le maître,
Je l'aurois fait d'abord sauter par la fenêtre.

Frontin.

Monsieur, allons nous en.

Eraste.

Cet homme est singulier.

Lisette.

Gardez-vous, craquez moi, de le contredire.

Frontin.

Retirons nous.

L. e Comte.

Cherchez quelques scènes nouvelles,

Où l'on parle d'assauts, de forts, de Citadelles,

Où de combats sur mer : Voilà du ravissant.

Frontin.

Où, cela pourroit être assez divertissant.

Scène dernière.

M^r. Damis, le Comte, la Comtesse, Isabelle, Eraste,
Lisette, Frontin.

La Comtesse.

Comte, vous vous cherchez. Approchez, Isabelle,
Et saluez Monsieur.

M^r. Damis

Une fille si belle

Doit goûter le bonheur de celui qui l'aime,
J'en suis certain.

Frontin. *Les deux*

Monsieur, vous allez faire là
Une sottise.

~~Eraste~~

La Comtesse.

He bien, la Comédie

Va-t-elle commencer ? Sera-t-elle jolie ?

M^r. Damis

Quoi du spectacle aussi, madame ? en vérité
J'appelle votre ^{sejour} un séjour enchanté.

Eraste.

Ah, c'est mon père ! O ciel ?

Frontin.

Cela n'est pas croyable !

Et vraiment oui, c'est ! ah, voici bien le diable !

E. raste.

— Ciel ! comment nous tirer de ce triste embarras ?

Frontin.

— *Je n'en sais rien.*

L. e Comte.

— *Ah bien, vous ne commencez pas ?*

Frontin.

Pardonnez moi, Monsieur... c'est que nous voulons faire.

Une scene d'un fils... qui reconnoit son pere....

M. Damis.

Je crois voir...

Frontin.

Nous voulons que le pere... Surpris....

De rencontrer aussi... de son côté son fils....

— *Attendrissant les coeurs... par leur reconnaissance....*

L. e Comte.

— *C'est un galimatias que tout ceci, je pense.*

Frontin.

Est cédant aux effets... d'un tendre mouvement....

Ah ! que cela va faire un spectacle touchant !

M. Damis.

Je ne me trompe point.

E. raste.

Ah ! c'est trop me contraindre,

Et je vois à présent qu'il n'est plus temps de s'enfuir.

Ah ! Monsieur, permettez qu'embrassant vos genoux,

J'ose vous supplier d'écouter....

M^r Damis

Levez-vous.

Isabelle.

Lisette....

Lisette.

La rencontre est d'assez bonne augure.

Le Comte.

Que veut dire ceci : quelle est cette aventure ?

La Comtesse.

Qui'avez-vous donc, Monsieur, qui vous rend si surpris ?

M^r Damis.

Je dois l'être en effet, je trouve ici mon fils.

Lisette.

San fils, Mademoiselle !

M^r Damis.

Où la chose est certaine.

Isabelle.

Ciel !

Frontin

Voilà justement une nouvelle scène.

La Comtesse

Je n'en puis revenir.

Le Comte.

Ceci me surprend, moy.

C'est un événement qu'à peine je conçois.

Eraste

Le hazard en ces lieux m'a fait voir Isabelle

Et mon ame charmée....

M^r Damis.

Et c'étoit aussi celle

Que je vous destinois. [Je veux bien oublier

mal-
l'ange

Tout le passé, mon fils, et nous reconcilier.

Mais quel étoit le due d'une telle conduite?

Quel projet aviez-vous?

Franchement.

De devenir hermite.

D'abandonner le monde... et fuir ses vices, ses plaisirs, ses vains...

M^r Damis.

Franchement vous aviez la tête terriblement desolée?

Mais comment raconter cette belle rêverie?

Avec trois cent louis d'or de ma cassette.

Franchement.

La solitude quelquefois... mais pour le mariage,

Et tous les jours, Monsieur, nous en sommes en dévotion.

M^r Damis.

Comte, voilà ce fils dont je pleurois l'absence,

Et qui enfin je revois contre toute espérance;

La fortune et l'amour semblent en ces moments

Travailler de concert pour unir deux amans.

Serrons de si doux noeuds, jet dans ces jours d'été,

D'Isabelle et d'Eraste achèverons l'hyménée.

Le Comte.

Il est bien vaillant, dans sa taille bien pris,

Je n'aurois jamais cru que ce fût votre fils.

une devise se trouve
en quatre vers.

M^r Damis.

J'ai donné ma parole, et suis sûr de la tenir.
Il faut, sans différer....

Le Comte.

Je vous tiendrai la même.
Et pour que cet hymen se termine au plutôt,
Allons dans mon château faire tout ce qu'il
faut.

Deu papiers de répétition
le 10. Octobre 1723.

Berrault

Fin . /

